

Jean-Paul Damaggio

# Vázquez Montalbán

## Derniers instants

(18 octobre 2003)

Enquête sous-réaliste

Collection histoire Février 2008

ISBN 978-2-917154-18-2 Editions La Brochure 82210 Angeville

à Carlo Andreoli, à René Merle,  
aux étudiants en journalisme de 2003-2004  
à l'Université Pompeu Fabra,  
ils savent pourquoi.

« Carvalho a conservé, entre autres traditions culturelles,  
l'impérieuse habitude de respecter les morts ».

(Dans *Les Cendres de Laura*)

### Sommaire

*Les citations qui introduisent aux chapitres sont toutes extraites de poèmes de Vázquez Montalbán.*

POESIE p. 5

PEUPLE p. 11

**DIALOGUE 1 (Etat des lieux) p. 17**

TRIOMPHE p. 21

PSEUDONYMES p. 29

**DIALOGUE 2 (La France) p. 35**

CATALOGNE-ESPAGNE p. 41

CHILI-MEXIQUE p. 49

**DIALOGUE 3 (Encore la France) p. 61**

HISTOIRE p. 67

MILENIO p. 71

**DIALOGUE 4 (L'Italie) p. 79**

ITALIE p. 85

FEMMES p. 89

**DIALOGUE 5 (La religion) p. 93**

ANGLO-SAXON p. 97

JE, JEU, ENJEU p. 105

**DIALOGUE 6 (La poésie) p. 111**

MEMOIRE (Passé) p. 115

DESIR (Futur) p. 123

**DIALOGUE FINAL p. 133**

**Conversation imaginaire Montalbán – Sciascia p. 138**

## POESIE

*N'affrontez pas le danger  
fuyez avant qu'il ne survienne  
échappez-vous  
ne tombez pas dans le tunnel du temps*

Entre terre et terre.

Même Salvo Montalbano le reconnaît : quelqu'un, à l'article de la mort, voit défiler devant ses yeux, comme dans un film en accéléré, tous les moments importants de sa vie. C'est exactement ce film que je cherche à reconstituer (sans tromper un mort) après qu'il ait traversé l'esprit d'un homme de 64 ans, décédé brusquement aux antipodes, en conclusion d'un voyage entre terre et ciel. Un film à reconstituer pour une mort à élucider ? Avec cet impossible *flashback* de la mémoire manipulée, manipulable, manipulatrice ?

Entre terre et ciel.

Pris par une pulsion de fuite qu'il fut contraint de contrôler trop longtemps (né en 1939, il entre en possession de son premier passeport seulement en 1971), en ce 17 octobre 2003, sur la ligne Sydney-Bangkok, Vázquez Montalbán se laisse porter par le confortable balancement de l'avion, tout en repensant à peine, à la conférence qu'il vient de prononcer en Australie où, fort de son humour habituel, il amusa bien des participants. Comme il s'oblige à écrire tous les lundis pour la brève colonne d'*El País*, il cherche son thème en sachant que Bangkok n'est qu'une étape sur sa route de retour en Espagne.

Mais, trois jours après, le lundi 20 octobre, la colonne n'est pas signée Vázquez Montalbán, (nous dirons Manolo) comme c'est le cas depuis presque 20 ans. **Juan Cruz** le remplace avec ce titre *Antología*. Que s'est-il passé ? Pourquoi le lecteur est-il confronté à des vers, extraits des œuvres poétiques de Manolo, et qui débutent étrangement par le mot *viajero*, avec une référence au *Bangkok Post*. L'anthologie se termine par *permite a la memoria cumplir nuestro deseos*<sup>1</sup>. Au même moment, « en Bolivie un président est chassé par un peuple en révolte », titre la *Une* avec cette autre info : Vázquez Montalbán sera incinéré demain à Barcelone où il recevra un immense hommage. C'est donc fini, Manolo a craqué !

Entre terre et ciel.

Peu de temps auparavant, dans l'avion, rien ne le distinguait de personne : l'hôtesse remarqua-t-elle cet homme qui, pourtant, à l'approche de l'atterrissage, semblait donner des signes de fatigue ? Lui connaît parfaitement le personnage clandestin qui l'accompagne sans cesse, même en des contrées aussi lointaines. On a beau fuir, on reste le même et pas seulement à cause des valises ! Le même il reste, avec cette colonne à produire impérativement pour le quotidien espagnol (il aime être poussé par l'urgence) . La précédente s'intitulait *Triomf* sans qu'il s'agisse pour autant d'un triomphe. Pourquoi avait-il choisi, pour une fois, un titre en catalan ? Un titre qui, sans qu'il le veuille, allait devenir comme son testament ! Et quel testament !

Entre terre et ciel.

AU MILIEU DES OISEAUX, tout s'achève à l'atterrissage comme dans un conte subnormal. Car il arrive un moment où l'on remet les pieds sur terre. A Bangkok aussi. Vázquez Montalbán vécut alors ses derniers instants. Drôles d'instant ! Ses amours, ses peurs, ses luttes, ses découvertes, ses enquêtes, autant de sujets qui alimentèrent une œuvre qu'il tenait à distance de lui-même. Or, en atterrissant à Bangkok, sa mort se jouant de la poésie, sa vie personnelle prenait sa revanche sur l'œuvre. La subnormalité passait du triste statut d'invention culturelle et circonstancielle, au statut d'implacable réalité. Depuis 1994, et son

---

<sup>1</sup> Permits à la mémoire d'accomplir nos désirs.

opération cardio-vasculaire, Manolo se connaissait un ennemi intérieur, qui mélange dangereusement le bon et le mauvais, sous le nom de cholestérol. Dans la salle d'attente de la correspondance, il en a fini avec toute correspondance !

Entre terre et terre.

Le 30 octobre 1993 j'avais un billet de train pour aller de Montauban au Mans où je m'étais enfin décidé à suivre des rencontres organisées par le journal *Le Monde*. Au changement, à Bordeaux, la correspondance se faisant attendre une heure, j'ai décidé de me balader dans les rues autour de la gare. A un moment, je m'en souviens très bien, j'ai tourné à gauche, j'ai marché un brin et j'ai croisé une librairie espagnole fermée<sup>2</sup>, il n'était pas 14 heures. Je me suis posté devant la modeste vitrine : Vázquez Montalbán y occupait presque toute la place ! J'ai attendu dix minutes l'ouverture puis j'ai acheté ce qui allait changer ma vie : les livres qui m'imposent l'écriture de ce texte.

Entre terre et terre.

De retour à la gare, j'ai abandonné l'idée du voyage au Mans pour revenir plus vite à Montauban je veux dire à Montalbán. J'avais quatre livres à lire : tous en espagnol. Pour éviter mon nom Prosper Lissa, trop vieillot, je signe des articles Louis Valette pour défendre la cause sociale, je veux dire la cause des lutteurs sociaux qui, sans gloire et sans grade, veulent changer les rapports entre le capital et le travail. Non, il ne s'agit pas de latin, je porte avec moi les joies et les douleurs de ce combat. Aujourd'hui, je dévie de ma route pour, avec la complicité de l'ami Yves, percer les derniers instants du poète mort à Bangkok. Je lui dois cet effort qui ne se veut ni élogieux, ni critique, simplement humain et donc fragile.

Entre terre et terre.

Yves collectionne tout ce qui concerne Che Guevara et moi tout ce qui concerne les grèves dans le monde. Pour cerner les derniers instants de Vázquez Montalbán, je l'ai appelé à l'aide comme souvent en d'autres occasions. Nous avons en commun la volonté d'apprendre en marchant presque sur place. Cette marche devient pour Yves une action minutieuse et pratique, quand moi, je m'égaré dans les landes de langues et de discours. Je rêve au mieux impossible dans des sous-terrains dangereux. Certains diront dans les égouts.

Manolo découvre chez des poètes bourgeois l'irruption anecdotique du sous-culturel que sont les chansons populaires, les recettes de cuisine régionale, les horoscopes. Pour eux, c'était un jeu, pour lui, c'était sa vie, une vie qui le fera poète sous-réaliste. Le sous-culturel constituait sa mémoire sentimentale. Fils de la radio, de la *copla* et du cinéma, devant une femme, il était pris par une réalité en technicolor, il avait besoin de savoir que Jessica n'était autre que Jeanne Moreau (sa référence en terme de femme totale). Au même instant, d'autres pensaient à une symphonie. Vu d'en bas, tout le monde peut devenir subnormal : Lénine, Cohn-Bendit, Moravia... Tout dépend du regard que l'on porte sur eux. Marx devient Groucho Marx ! Voilà comment le PEUPLE s'invite là où il n'est pas attendu !

Entre sol et sous-sol.

Pas question de tenter ici un effort d'écriture biographique, parce que je n'ai croisé le personnage Manolo que par deux lettres et une rencontre, et de toute façon, l'écrivain, tout en se servant de sa vie pour écrire, n'a pas fait de sa vie une œuvre. Deux biographies ont été publiées en Espagne<sup>3</sup>, d'où il ressort, à mon humble avis, que le personnage n'appartient qu'à ses écrits, constitutifs du seul sol solide capable de s'appuyer sur un sous-sol respectable. Je préfère, de **Quin Aranda**, la biographie de Carvalho !

Entre sol et sous-sol.

---

<sup>2</sup> La librairie Aparicio aujourd'hui disparue.

<sup>3</sup> *Manuel Vázquez Montalbán*, Florence Estrade, La tempestad, 2004.  
*Manuel Vázquez Montalbán, El triunfo de un luchador incansable*,  
José V. Saval, Editorial Sintesis, 2004.

Les derniers instants seront donc repris comme ce passage obligé entre posture et postérité. Comment un homme si présent dans les médias, présence à la source de cet ouvrage, pourra-t-il survivre à son absence ? Qui et comment tournera la page, et quelle page ? Venu du PEUPLE comment retourne-t-on au PEUPLE ? Ce livre appartient au sous-sol par sa forme pratique, son contenu pratique et ses objectifs pratiques.

## PEUPLE

*il n'y a pas de langage sans métaphore  
la mort est la métaphore du rien  
ce n'est pas la vie c'est la rose  
ce n'est pas l'Histoire c'est le tank*

Il est écrit quelque part que le peuple aime les romans policiers car il aime les justiciers, même s'il sait la justice impossible. Pour le peuple de sa vie, tentons de reconstituer les derniers instants de Manolo en pensant aux causes de sa mort qui devraient nous conduire aux causes de sa vie. De toute façon, « qui est l'assassin ? » est l'ultime question qui vaille après épuisement des autres. Surtout avec ce cadavre sur les bras. Toute quête d'assassin implique une série de nouvelles questions : où, quand, comment et pourquoi est morte la victime ? Une remontée du temps se met inexorablement en marche. Que faisait à Bangkok cet écrivain qui, au même instant, publiait un article dans un journal catalan *Avui*, et un autre dans un hebdo espagnol *Interviú*, le *Playboy* castillan ? (le vrai *Playboy* existait aussi et Manolo y publiera quelques pages de son livre majeur : *Les mers du sud*). *Milenio*, c'était le nom d'une chronique de 27 ans qui présentait en vignette la photo de Montalbán tenant celle de Groucho Marx ! (voir couverture du livre)

L'ami mexicain de Manolo, **Paco Ignacio Taibo II**, pensait qu'il avait cessé depuis longtemps toute collaboration à *Interviú* or, c'est **Guillem Martínez**, intervenant habituel dans ce journal « marginal », aux yeux de la grande culture, qui fera le meilleur compte-rendu de la cérémonie d'hommage à l'écrivain... car il y arriva en retard. Contraint de rester à l'extérieur de la salle, en se retrouvant loin des mondanités, il croisa des amis d'enfance du *District V* qui s'appelle à présent *le Raval*, après le nom peu chinois de *Barrio Chino*. En marginal authentique, Guillem partit à la recherche de traces minuscules de Manolo, traces qui toutes disaient la même chose : il était effacé, timide, fidèle et en retrait. Fils de perdants, il vécut une enfance dans un quartier de perdants et travailla à la gloire des perdants du passé, et du futur. Dans un monde où, petit à petit, seul le gagnant trouve grâce aux yeux du regard dominant, il était vraiment ailleurs ! Pourtant, grâce à sa notoriété acquise à l'aide d'une simple « plume », il passa socialement dans le camp des gagnants, ce qui lui permit de bénéficier, avec sa compagne, d'une place attitrée au stade du *Barça*. Combien de fois, mes amis, au seul nom de Vázquez Montalbán me répondirent sur un ton dédaigneux : – ah ! oui, l'écrivain fanatique du foot<sup>4</sup> ! ? « Le foot c'est peuple, et le peuple est ridicule » aiment penser quelques savants ! Sauf que le *Barça*, c'est plus qu'un club, comme le *Bocas* à Buenos Aires. Un film argentin sur le *Bocas*, un film sur le peuple adorateur de **Diego Maradona**<sup>5</sup>, un film magnifique d'art, d'humanité, de solidarité, vient de nous rappeler cette réalité forte d'un rêve parfois mal placé. Même si l'idole ne mérite pas sa gloire, il n'en demeure pas moins qu'ainsi le peuple se retrouve le peuple. Non pas le peuple enfermé dans son médiocre sort, mais le peuple en marche vers les autres. Oui, le foot, comme l'eau a été réduit à la fonction de marchandise, cependant le présent n'efface pas d'un trait la MEMOIRE, comme le voudraient les fabricants de *blanco*. Un de ses derniers articles dans *El País*, le 2 septembre 2003, traite de la situation de la ligue de foot et des médias. Il ne s'agit pas, ça va de soi, d'un éloge béat devant le marché du foot mais d'une critique acerbe. L'homme du Real Madrid, Beckham est populaire « car il marchandise tout ce qu'il touche » et toute sa valeur est dans cette fonction médiatique plus que dans ses qualités de joueurs. Ronaldinho joue le même rôle au *Barça*. Ce sont des « hommes annonces » qui confirment la théorie de

<sup>4</sup> Le dernier livre posthume de Manolo c'est *Fútbol : una religión en busca de un dios*, Debate, 310 pages

<sup>5</sup> *El camino de San Diego*, Film de Carlos Sorín avec Ignacio Benítez.

Mac Luhan : « Le moyen c'est le message ». Tout est dans le message et rien dans son contenu car la bourgeoisie n'a plus rien à dire. Manolo parle du foot à la fois, comme symptôme d'une stratégie capitaliste, et comme présence d'un peuple toujours là.

Le peuple de Manolo c'est aussi le boléro de cette petite histoire d'amour intitulée **ce qui aurait pu être et n'a pas été...** Dans **Le labyrinthe grec**, Pepe et Biscuter (qui vont nous aider dans cette enquête) discutent de la question : « – Il faut bien apprendre à aimer et à vivre. – C'est un proverbe ou un vers ? – Un boléro ». Ici, le boléro, ailleurs le tango, rien de surprenant ; il s'agit de musiques liées à la danse.

Manolo avait choisi le lundi pour son billet hebdomadaire dans **El País** parce qu'il savait que les acheteurs du quotidien, friands de résultats et commentaires sportifs, étaient plus populaires ce jour-là, que ceux du samedi par exemple, bénéficiaires du supplément littéraire.

Dans **El País**, le dernier titre de sa colonne fut donc en catalan : *Triomf*. Ce n'est pas la seule anomalie qui entoure les derniers instants de l'écrivain, et nous allons, avec mon associé, tenter d'en démêler quelques unes. J'en conviens, l'assassin est connu depuis longtemps. Manolo le côtoyait tous les jours, l'entretenait même. Cholestérol a une arme intraitable : Infarctus. Les autorités de Thaïlande voulurent autopsier le corps de la victime puis se rangèrent vite aux arguments des autorités espagnoles : le carnet de santé de Vázquez Montalbán parlait pour lui, pour Infarctus, et pour Oubli. Ils laissèrent opérer, sans enquête, le rapatriement du corps à Barcelone où, après incinération, et une cérémonie familiale, un hommage public fut rendu, là où arriva en retard Monsieur Martinez. Peut-être a-t-il même raté les premiers instants de la soirée : l'écoute de la chanson de **Georges Brassens, La chanson de l'Auvergnat ?**

Puisque j'écris de France, le fait vaut qu'on s'y arrête un peu, d'autant que Manolo avait pris soin d'organiser ses derniers adieux, jusqu'à jouer le jeu ibérique macabre de l'entretien post-mortem que des caméras enregistrent pour une diffusion après décès. Pourquoi ce choix de Georges Brassens ? Nous aurions pu avoir aussi **Catherine Sauvage**<sup>6</sup> mais voilà c'était une chanson particulière qu'il fallait. Contrairement à ce que peut laisser croire le titre de la chanson, le « héros » n'est ni l'Auvergnat, ni l'hôtesse, ni l'étranger, les trois personnes qui font preuve d'un peu de générosité pour sauver on ne sait qui. Le premier sauvé cesse alors d'avoir froid, le deuxième d'avoir faim, et le troisième ... Pour sauver des malheureux, quoi de plus naturel que la charité ? Or, le héros de la chanson s'appelle en fait le peuple bravant « les gens bien intentionnés », et non le peuple faisant l'aumône. Pas besoin d'une grande révolte pour dire merde aux grands du monde : un seul sourire suffit parfois, celui que l'étranger adresse à l'homme que les gendarmes viennent de prendre. Que Brassens, qui passe plutôt pour un anarchiste, soit invité à célébrer la mort d'un communiste, est-ce surprenant ? Pas plus surprenant qu'une fin en chanson, mais cette fois en catalan grâce à Raimón. Je repense alors à ce titre en catalan : *Triomf*, le dernier dans **El País**. Voulait-il, Manolo, après tant de défaites, terminer sa vie par un triomphe annoncé ? Vous savez que non puisque il décéda par surprise.

En m'arrêtant sur un article de journal, je montre du doigt toute l'ambiguïté de l'écrivain car celui-ci produisit toute une œuvre critique sur les médias tout en acceptant d'en « cautionner » la plupart par sa signature. Cette œuvre critique commence par **Informe sobre la información** et va jusqu'à **Historia y comunicación social**<sup>7</sup>. Elle peut se résumer par cette phrase de Manolo extraite d'un billet de 1996 : « La communication alternative basée sur une nouvelle hiérarchie des valeurs informatives fut emprisonnée et

---

<sup>6</sup> Dans *Meurtre au comité central*, Pepe se surprend à fredonner : « *Braves gens, écoutez la triste ritournelle...* ». Ce n'est pas un hasard.

<sup>7</sup> J'ai trouvé un exemplaire de ce livre très marxiste chez un bouquiniste à Maracay, Venezuela.

désarmée par les lois du marché au cours des années 70, la décennie mère de toutes les déroutes » (29 juillet 1996). Dans d'autres billets, il se fera l'écho de la presse qu'il aime : la défense des **Cahiers pédagogiques** de Fabricio Caivano (le 10 mars 97) où la naissance de **Qué leer** de Jorge de Cominges (le 5 juin 1996). En clair, les lois du marché furent plus fortes que les lois de la censure ! Les mêmes lois du marché qui firent que cette presse de la classe dominante ne cessa de demander à Manolo des articles en tout genre, demandes auxquelles il répondit toujours avec empressement. Par contre je n'ai pas compris pourquoi il déclara, au journaliste qui l'interrogeait, en Australie, pour son dernier entretien, : «Le journal ne vous passera pas cet entretien » !

## DIALOGUE 1 (Etat des lieux)

L'aéroport de Bangkok est une plaque tournante de tout le trafic aérien du Sud-Est asiatique. En ce 17 octobre 2003, Vázquez Montalbán, entre deux avions, y perdit subitement son dernier souffle. L'homme, connu comme écrivain barcelonais, n'avait que 64 ans. Quand son ami Mario Benedetti, fête allègrement ses 80 ans, comment admettre une mort si prématurée, en un lieu si éloigné ?

– Pour qui tu te prends, cher Louis, pour interroger une mort médicale ? J'ai lu derrière ton épaule ; ta référence à Monsieur Cholestérol, m'a rappelé que la première citation de Vázquez Montalbán que nous ayons publié dans notre journal concernait déjà cette question... et ça ne date pas d'hier ! me déclare Yves, fondateur et directeur du journal en question.

– Je sais, c'était en octobre 1995. Elle disait : « Même si on sait que Dieu est mort, que l'Homme est mort, que Marx est mort et que je ne vais pas très bien, même si on sait que les prophètes du déjà arrivé indiquent avec certitude ce qui est déjà arrivé, nous avons besoin de croire en autre chose que l'existence du cholestérol ». Mais ce n'était pas la première citation publiée !

– Comme la mémoire nous joue des tours !

– Dès le numéro 3, en octobre 1992, nous reprenions celle-ci : « Les utopies ont autant souffert de l'arrivée, l'hiver, des cerises chiliennes en Europe que de la chute du mur de Berlin ». C'était juste avant cette citation de Gilles Vigneault que tu as tant aimé : « Il nous reste un pays à comprendre, il nous reste un pays à changer ».

– Et nous sommes déjà en 2007 !

– Entre 1992 et 1995, Manolo avait eu droit à la première mise en garde de Monsieur Cholestérol. Il aurait voulu la prendre au sérieux mais en fait c'était trop lui demander.

– A qui, à Manolo ou à son assassin ?

– Manolo ne pouvait se plier aux ordres médicaux mais laissons cette affaire considérée comme classée. Voyons, malgré ses défaites, quel fut son triomphe placé en titre du billet d'**El País** du lundi 13 octobre 2007 ?

– Un mot presque français !

– Toi qui connais un peu l'occitan tu verrais le lien avec le catalan. Mais il existe aussi un lien avec le français. Pour le moment, je t'indique que ce *triomf* fait référence au journal *Triunfo* qui fabriqua l'écrivain Vázquez Montalbán.

– Un journal de sa jeunesse, donc du temps de Franco, puisque Manolo est né en 1939 ? La censure ne pouvait-elle l'empêcher d'écrire ?

– Ils écrivaient avec des pseudos et passaient entre les mailles. Nous n'allons pas revisiter toute une vie, notre sujet porte seulement sur l'année 2003. Je vais continuer mes repérages pendant que toi tu chercheras de ton côté, dans la presse française, des articles signés Vázquez Montalbán afin de confronter ensuite nos découvertes, pour mieux saisir la fin de l'écrivain.

– Pourquoi ne pas plutôt se focaliser sur le dernier article en catalan ? Ou sur celui dans **Interviú** ?

– Dans **Avui**, il titre « Le prince Maragall » et termine en citant le grand-père poète de celui qui fut le maire de Barcelone au moment douloureux, pour Manolo, des J.O. Et dans **Interviú**, il titre « Après Rajoy, qui ? » où il évoque la question politique pour la droite madrilène. Nous reviendrons sur ces deux textes. Je trouve plus émouvants les textes de Manolo parlant de son histoire personnelle.

– Attention, tu cherches Manolo et ses dernières obsessions, et non tes plaisirs de lecture. Je crois deviner que l'écrivain est plus habitué à parler de politique que de sa vie alors n'est-ce pas une fausse piste que de dire : d'abord son histoire personnelle ?



– T’as pas tort ! Il te faudra sans doute, plusieurs fois, m’empêcher de m’égarer. On devrait faire une bonne équipe.

Sur ces belles paroles, les deux complices se séparèrent pour vaquer à leurs occupations. Yves ne perdait jamais le fil de ses activités, Louis cherchait quel fil tenait ses activités. Pour le moment quel rapport accidentel entre un triomphe et une mort !

## TRIOMPHE

*murió rumbo a Lima*<sup>8</sup>

J'ai la sensation que les derniers instants de Manolo furent totalement consacrés à la MEMOIRE qu'il est inutile de confondre avec le souvenir. Le 13 octobre 2003, les lecteurs d'*El País* découvrent, que sous le franquisme de la fin des années 60, *Triunfo*, dirigé par José Angel Ezcurra, était un journal travaillant à la reconstruction de la raison démocratique. L'actualité de ce rappel tenait au fait que le directeur en question allait recevoir des mains du président finissant de *la Generalitat*, Jordi Pujol, une distinction : **la Croix de San Jordi**. Avec le directeur nous trouvons le nom des autres personnages que Manolo veut associer à son propre hommage : Haro Tecglen, César Alonso de los Ríos, Víctor Márquez, Luis Carandell, Rosa Regás... Il rappelle les risques de l'époque, quatre mois de suspension à cause d'un numéro rempli de transgressions par des collaboratrices catalanes. Il rappelle les suites de ce courage présent dans d'autres revues. Il rappelle toute la force de cette conscience critique catalane, le journal étant cependant fait à Madrid. La conclusion, fidèle aux dures chutes des billets de Manolo, des chutes au tranchant d'une guillotine, indique : « Aunque ahora sin un *Triunfo* que llevarnos a los ojos ». Bien qu'à présent, pas un *Triunfo* à nous mettre sous la dent !

Avant le 13 octobre 2003, le lundi 2 septembre 2002, Vázquez Montalbán avait utilisé le moyen du billet pour évoquer ce même passé qui semblait l'habiter au plus profond de lui-même. On y croise la mort de Luis Carandell qui relance alors ses souvenirs, un des personnages honorés dans *trionf!*

Luis Carandell fut un journaliste étonnant que Manuel rencontra à partir de 1964 quand « il alla avec sa femme dans leur maison de vacances de Reus ». Comment, le jeune Vázquez Montalbán plutôt communiste (il sortait de quelques mois de prison en septembre 1963 pour avoir défendu ses idées) pouvait-il compter, parmi ses amis, un écrivain qui précisera : « Certaines personnes se formèrent avec Sartre, Camus ou Heidegger. Moi je me suis formé avec l'Eglise catholique et le général Franco. Ce sont les deux thèmes de ma vie. Si j'en sais un peu plus, c'est grâce à mes amis » ? Parmi les amis, le beau-frère de Luis, José Augustin Goytisolo, anti-franquiste aussi constant que Manolo.

Sur ce fond conservateur, la famille Carandell était ouverte aux progressistes.

Du père de Luis, un banquier passé de l'anarchisme à la littérature « à travers le lerrouxisme » Manolo dit : « Quand je l'ai connu c'était un complice, un père ou un beau-père, et un amphitryon des progressistes. Sous le PSEUDONYME de Llorenç de Sant Marc, il écrivait debout, la machine sur un pupitre de musique, de très beaux récits concernant la Barcelone de la rage et des idées ». Il ajoute : « Llorenç de Sant Marc, alias Joan Carandell, ex-anarchiste, ex-lerrouxiste, ex-directeur général d'un des gouvernements de Franco pendant la guerre civile et magnifique mémorialiste sur ces vieux jours, raconte de délicieuses fêtes anarchistes où, après le bal (polka, mazurka et valse), les jeunes travailleurs passaient, la casquette à la main, pour une curieuse quête : «Cent sous pour la dynamite» ». La dynamite qui devait chasser Franco !

Dans son livre, *Barcelones*, Vázquez Montalbán mentionne les références à l'humour noir présent sur la tombe du réel Lorenç de Sant Marc, au cimetière de la ville. Il y explique le

---

<sup>8</sup> Il mourut en allant vers Lima (à propos de Gauguin).

phénomène politique créé par Alejandro Lerroux : un courant politique qui accéda au pouvoir à Barcelone. Le progressiste Eugeni Xammar indique à ce sujet : « Il serait injuste de dire que les dirigeants lerrouxistes – une bande de voleurs – ont pris les meubles de l'Hôtel de ville. Ils ont préféré puiser dans les caisses et s'acheter des meubles à leur goût ».

Dans un tel contexte familial, l'aîné des sept enfants, décédé à l'âge de 73 ans, ne pouvait qu'être original. En 1964, venant du Japon après avoir été correspondant de presse au Caire, il participa à **Triunfo** où il avait une rubrique *Celtiberia show* au grand succès (ainsi que la rubrique *silla de pista*). On retrouve la fameuse revue née en 1962 qui fait dire à Vázquez Montalbán : « Pendant des années, quand j'allais à Madrid travailler pour **Triunfo**, je cherchais à rencontrer Luis Carandell ou César Alonso de los Ríos, amis nécessaires, amis pour toujours ». Que le lecteur ne s'en étonne pas, parler de Manolo c'est surtout parler des autres ! Luis édita un seul livre traduit en français, chez un petit éditeur, J. P. Mengès :

### **Espagne.**

La carrière journalistique de Luis fut bien remplie. En commençant son travail à **El Correo catalan** il n'imaginait pas la suite : chroniques envoyées du Caire pour **El Noticiero Universal**, puis en 1968 son installation définitive à **Triunfo**. Avec la transition, il explosa, y compris à la télévision, où il se fit remarquer par ses commentaires de travaux parlementaires, ce qui le conduisit jusqu'à la présentation du journal télévisé ! Quelques livres « *Dix siècles, dix histoires* » et quelques expositions organisées s'ajoutent à ses talents. Luis qui avait quitté l'Egypte suite au coup d'Etat des « officiers libres », vit arriver à Madrid, en 1968, un cadeau de Gamal Abdel Nasser ! Sa surprise fut telle qu'elle constitue le récit de sa dernière chronique dans **El País** (d'où vient ma passion pour les écrits ultimes ?). Pourquoi le champion des progressistes arabes avait-il offert un temple à Franco ? Parce que le chemin le plus court d'un point à un autre de la pensée, n'est pas la ligne droite ! L'Espagne de Franco avait décidé de contribuer au sauvetage des temples de la vallée du Nil mis en danger par la construction du barrage d'Assouan. Martin Almagro dirigea les travaux, et cet Espagnol, en guise de remerciements, put installer le temple de Debod à Madrid ! Dans son billet, Luis Carandell en profite pour se moquer de ses compatriotes qui ne savent même pas voir ce temple pharaonique dans leur ville, sauf à présent qu'il est recouvert par une toile pour cause de travaux ! Il confirmait ainsi son attachement à Madrid, un attachement qui le conduisit à beaucoup écrire sur cette capitale, lui l'homme pourtant si catalan : « Je suis un Catalan intégral, voilà pourquoi je ne peux vivre qu'à Madrid » disait-il. Devenu « fils adoptif de Madrid », il usa autant d'énergie à faire connaître cette ville que Manolo en consacra à sa chère Barcelone !

Luis mourut d'un cancer deux jours avant la publication de sa dernière chronique. Avec sa semi calvitie, ses grosses lunettes et sa barbe autour des lèvres, il donnait l'impression d'être ailleurs. A lire les hommages, je relève sous la plume de Pedro Altares : « tout ce qu'il faisait, y compris parler russe ou japonais, n'avait aucune importance pour lui ». L'ironie, l'amitié, la culture, les langues, la Catalogne, la conversation, autant de plaisirs que Luis pouvait partager avec Manolo même si leurs opinions divergeaient largement, par exemple en matière de cinéma : le premier n'aimait pas le cinéma dont le second abusait, dans sa vie et dans ses livres, parsemés de mille références aux acteurs, aux images, aux réalisateurs.

L'art de la parole attribué à Luis est désigné du mot *conversador* (et pas *conservador*). En français, entre le bonimenteur et le bavard, quel mot place la parole au positif ? Cette parole qui fit la richesse des salons du XVIII<sup>e</sup> siècle et une part de la force de la culture française des Lumières. Pour l'évoquer en actes, les Espagnols utilisent les mots *tertulia* et *contertulio* qui me paraissent difficile à traduire. *Tertulia* vient sans doute de **Tertullien**, célèbre juris consulte qui provoquait des réunions entre amis qui étaient le début des « sociétés savantes ».

Au cours de leur première rencontre Manolo se souvient que Luis «exposait déjà des peintures, en se consacrant à *l'art pauvre*, passant ses jours à chercher des restes de naufrages de peuples ou de personnes pour construire des alternatives mélancoliques ». Parmi les arts pauvres, Luis pratiquait la *papiroflexie* (je donne une traduction littérale), c'est-à-dire la production par pliages, d'objets en papier (l'origami dit-on chez nous). Il avait dû ramener cette activité d'Extrême-Orient : il laissait dans les rédactions, des canards, des grenouilles, des bateaux ... Elsa Fernandez-Santos qui rapporte ce fait indique : « La papiroflexie était un savoir inutile qui l'unissait à un de ses maîtres : Unamuno<sup>9</sup> ». Luis aimait défendre l'inutile comme il défendait la conversation : avec humour.

Au cours des hommages, un autre ami de Luis et Manolo interviendra : le Valencien Manuel Vicent qui connut Luis en 1967 et que Manolo interrogea au cours du grand voyage d'un « polonais »<sup>10</sup> à la cour du roi Juan Carlos. Ils parlèrent alors des nuits de Madrid, celles sans doute qu'ils passèrent avec Luis. Manuel Vicent conclut ainsi son article sur Luis : « Il vécut en cherchant les restes de naufrages sur une carte imaginaire, peut-être l'Espagne entre deux guerres et deux gardes civils ». J'ai cru comprendre qu'il fit de la tendresse, son vaccin contre la morosité... comme Vázquez Montalbán qui, pour une fois, pudeur oubliée, évoqua son épouse dans un de ses écrits !

Les journaux ! Quelle passion chez les deux hommes ! En cherchant bien, j'ai découvert un J-M Carandell dans une revue littéraire que Vázquez Montalbán dirigea au début des années 80 : **camp de l'arpa**, sans doute le même que celui qu'il mentionne dans **Barcelones** : « José María Carandell, dans son ouvrage **Guia secreta de Barcelona** ... ». Le même personnage, qu'un autre billet d'**El País** mentionne, le 14 août 2003, comme si l'obsession de Manolo était plus forte que toutes les actualités réunies. Il titre alors : **José Augustín, Luis y ahora José María**.

José Augustín Goytisolo était l'époux de Ton, la sœur de Luis et José María, et c'est par ce couple que Manolo fit son entrée dans la famille Carandell. Dans son billet, deux mois avant sa mort, il revient une fois encore sur les moments passés à Reus, une ferme avec jardins et arbres fruitiers et un climat humain « complexe et stimulant ». Nous retrouvons le portrait du père Llorenç de Sant Marc qui, par un copier-coller, reprend mot à mot les termes de l'article de septembre 2002 ! Pour décrire la faune « rouge » qui entourait le patriarche, voici le néologisme : anarcho-marxisto-stalinisto-existencialiste. Si Luis avait un lien avec la culture japonaise, pour José María c'était un lien avec l'Allemagne ! Mais comment ne pas noter surtout, la référence à la chanson de l'époque ? Il s'agissait d'un texte de **Chavela Vargas**<sup>11</sup> « une des chansons érotiques les plus merveilleuses et transgressives jamais écrite » dont voici le titre : **Pomme la mano aquí, Macorina**.

Ce texte me semble un des plus beaux billets de Manolo mais à quoi peut-il faire écho en France, où nous n'avons rien à lire de cette extraordinaire agitation culturelle ? Alors que c'est par la France, que Manolo croisa Dashiell Hammet au cœur des années 50, et qu'il fut bouleversé par la lecture de **La tête d'un homme** de Simenon !

Encore une fois, la chute du billet est terrible : « Mystérieux, délicatement proches, les décès de José Augustín, Luis, José María vident gravement le *skyline* de ma mémoire et ouvrent trois couloirs à ce froid qui toujours nous surprend entre le rien et l'infini ». Ce froid qui l'arrêta à Bangkok !

---

<sup>9</sup> Miguel de Unamuno (Bilbao 1864 - Salamanque 1936) est un écrivain majeur de la conscience espagnole dont le décès se produisit à un moment crucial, juste après l'arrivée des Franquistes à Salamanque.

<sup>10</sup> Les « polonais » c'est le nom qu'à Madrid on donne aux Catalans.

<sup>11</sup> **Chavela Vargas** est née le 17 avril 1919 dans la ville de San Joaquín de Flores (Costa Rica). Elle est devenue une chanteuse mexicaine. Toujours vivante en l'an 2000, elle rendit publique son homosexualité.

Glissons un autre type d'évocation de la famille Goytisoló croisée dans **Les Thermes**, au moment où Pepe Carvalho va brûler un livre : « J'ai lu par hasard dans un journal qu'un livre d'un certain Juan Goytisoló, *Coto vedado*, venait de sortir. Le journal expliquait l'histoire, et reproduisait un débat entre Goytisoló et son frère, sur le problème de savoir si leur grand-père touchait le zizi ou non au dit Juan Goytisoló quand il était petit. Nous en sommes là. Que la littérature se consacre à spéculer sur la moralité de grand-papa est pour moi un symptôme de décadence des temps. Je suis allé à Bolinches, j'ai acheté le livre et je l'ai brûlé. ». Pepe parle pour Manolo !

Laissons **Triunfo**, la famille Carandell et le numéro d'**El País** du 13 octobre 2003 qui, en informations générales, n'annonçait rien que nous ne sachions « Sept morts dans un attentat à Bagdad », pour un phénomène lié à la vie de Manolo, les pseudonymes, phénomène qu'il avait donc croisé donc avec Llorenç de Sant Marc.

## PSEUDONYMES

*prolonger la réalité plus que le désir*

**E**lle avait vécu un an dans les prisons françaises en 1941-1942. Les femmes étant peu considérées, elle avait obtenu sa libération en 1943, tandis que son mari partait pour les camps allemands. En sortant de prison, elle aurait pu, par peur, se cloîtrer chez elle, mais elle décida de vivre cette autre vie, celle d'un pseudo. Vivre la Résistance française avec un pseudo, fit que cette période de sa vie, bien que douloureuse, lui parut très belle. En se prenant pour quelqu'un d'autre, elle se chargeait de responsabilités importantes, croisant de fortes émotions et se sentant plus utile que jamais. Son retour à la vie officielle, même s'il lui permit de renouer les liens avec son mari, resterait fade à jamais ! Le pseudo fait penser à l'utilisation populaire du surnom qui caractérise une personne et lui donne un rôle à tenir. Ayant étudié la vie d'un député paysan, j'ai appris d'un témoin, des années après, qu'en 1950, tout le monde le surnommait le Vieux (il avait 60 ans). Il ne pouvait avoir mieux comme surnom !

Ai-je tendance à me perdre dans mon enquête ? Je n'en crois rien car toute analyse des dernières pensées hypothétiques de la victime, nous entraîne forcément dans des labyrinthes où se cache la réalité. Le billet du 13 octobre 2003 a peut-être plus de significations que nous ne le croyons. Et s'il avait été écrit comme un testament, avec des pseudonymes à la clef ? Et s'il avait voulu dire que Manolo n'était rien d'autre qu'un univers entier, une ville ?

A l'ère du franquisme, **Triunfo** imposait l'usage des pseudonymes. Manolo devenait Sixto Cámara dont, avec humour, il présenta l'histoire dans le *Triunfo* du 3 novembre 1972. La référence à ce journaliste utopiste du XIX<sup>e</sup> siècle était un défi sous Franco. Manolo le ressuscita en 1971, grâce à l'intervention de Sœurs martiennes.

Le recours au pseudonyme permet d'établir une distance et une confusion entre l'homme et son écriture. Manolo l'utilisa à l'époque de **Por favor** qu'il dirigeait avec Jaume Perich (juste après *Triunfo*), l'homme dont il écrivit une nécrologie extrêmement émouvante le 2 janvier 1995, la nuit même du décès (« une des nuits les plus tristes de sa vie ») pour que la recherche du mot juste ne la rende pas obscène. Ils auraient voulu relancer **Por Favor** mais n'y réussirent pas. Dans le journal Manolo s'appelait Ortega o Gasset, la baronne Soncilla, Manolo Quintero el Empecinado.

Ceci étant Manolo utilisa le pseudonyme bien après la mort de Franco et je pense à Sánchez Molbatán dans **El Mundo Obrero** le journal du PCE où il signait aussi de son nom. Ce pseudo rappelle que pour Manolo il était inconvenant de le choisir totalement au hasard. Il s'en expliqua dans le *Triunfo* du 3 mars 1973 : le pseudo doit laisser entrevoir quelle est la véritable personnalité de l'auteur.

Dans **El Poder** J. Satué demande à Manolo : « Sixto Cámara, Luis Dávila, Pepe Carvalho ... Ce sont des noms qui marquent ton évolution comme auteur. Ils sont et paraissent quelques-uns des nombreux pseudo de Manuel Vázquez Montalbán, qui sont plus que des pseudonymes. Qu'en penses-tu ?

Réponse : Recourir à un pseudonyme t'aide à modifier tes codes fondamentaux et à en acquérir de nouveaux (...). J'ai découvert que chaque fois que j'employais un pseudonyme j'avais un nouveau pouvoir et une certaine facilité à adopter un nouveau code (...). Le pseudonyme me permettait d'acquérir une autre peau et de devenir un autre personnage. J'avais à ce moment-là 30 à 32 ans et je voulais écrire comme une personne qui en avait 50, ou je voulais savoir si je pouvais écrire comme cette personne ».

Ceci étant Pepe Carvalho n'est pas un pseudo de Manolo. Les deux personnages ont des traits communs (les mêmes parents) qui sont ceux de deux frères. Manolo s'inventa le frère qu'il n'avait pu avoir et ne se cache donc pas sous son héros qui n'est pas davantage son fils. Au contraire, Pepe croise souvent des pseudos de Manolo !

A un moment, parlant de la femme d'Aznar, Manolo constate que son identité lui échappant, elle devient esclave de l'image qu'elle a produite. Manolo, n'a-t-il pas été frappé par le même phénomène ? Le Manolo mort à Bangkok, était-il un pseudo qui va ressusciter demain ? N'est-il pas déjà quelque part sous un autre nom ? Comme celui d'Eduardo Mendoza qui occupe sa colonne d'**El País** ?

L'écrivain espagnol au Grand Pseudo, Jorge Semprun a obtenu le Prix Planeta en 1977 avec **L'Autobiographie de Federico Sánchez**. C'est le livre au grand *flashback* cher au « bon scénariste de film qu'est Semprun », écrira Manolo dans **Pasionaria et les sept nains**.

Manolo se méfie du *flashback*, celui qui fait écrire à Semprun, dès le début de son roman : « Si tu te trouvais là dans un roman, si tu étais un personnage de roman, tu te rappellerais sans coup férir ... »<sup>12</sup>. Or l'homme au Grand Pseudo est dans un roman où il assassine son passé et se souvient... que l'Histoire a mis sa vie à mal, car à vouloir la changer, il pense avoir perdu son temps. Il n'a pu appartenir à la communion des saints<sup>13</sup>.

Manolo n'écrira jamais ses mémoires ni ses Mémoires. Il vit avec, pour être vivant. Il utilisera le *flashback* comme dans **Les cendres de Laura** (clin d'œil à Pasolini) mais pour remonter le temps de Pepe (et ceux des enquêtes), pas le sien. Il utilisera une forme de *flashback* dans son monument qu'est **Le Pianiste** (dates simplifiées des trois chapitres : 1976, 1946, 1936) mais ce retour en arrière ne justifie pas le présent à partir d'une reconstruction du passé ! Travail intellectuel qui ne serait pas meilleur si on voulait justifier l'avenir au nom du même présent. Manolo obtiendra le prix Planeta deux ans après Semprun, avec **Les mers du Sud**, l'histoire d'une fuite reprise du cas Gauguin et introduite par le vers qui sera comme sa boussole : **Piu nessuno mi poterà nel sud** (désormais personne ne m'emmènera vers le sud). L'obtention de ce prix (avec la polémique qui s'en suivit) et le passage en prison furent les deux grands événements qui changèrent son rapport à l'écriture (d'où le livre **Le prix** publié ensuite).

Pendant le séjour en prison de Vázquez Montalbán, le Parti Communiste Espagnol faisait le procès de Jorge Semprun à Paris et à Prague. Devenu un exclu, Jorge réutilisa son ancien pseudo dans **Federico Sánchez vous salue bien** où il règle quelques comptes. Vázquez Montalbán est mentionné pour « les notules politiques qu'il dépose comme des crottes matinales dans les journaux espagnols ». « S'il m'appelait Federico Sánchez, je savais que le miel de la tendresse humaine, virile néanmoins, le respect amical, la complicité d'anciens combattants allaient se déverser à flots. S'il me nommait tout simplement par mon nom – le pseudonyme qui figure à mon état civil : Jorge Semprun –, je savais d'avance qu'il s'efforcerait de paraître objectif, pesant le pour et le contre, gardant à la fois ses distances et sa proximité avec moi. Mais s'il rajoutait mon deuxième nom de famille à son appellation, Maura, je savais qu'il allait être agressif, injuste, hargneux même : glacialement éloigné ».

Le grand pseudo de Manolo est en fait Franco avec **L'auto-biographie du général Franco** (titre malheureusement traduit en français par **Moi, Franco**). Pouvait-il faire plus sarcastique ? Dans **Le labyrinthe grec**, publié en 1991, un éditeur dialogue avec Pepe Carvalho :

« – Je viens de signer un contrat pour une *Autobiographie de Franco*. – Avec Franco ? – Non, avec un écrivain, rouge, rouge écrivain : je lui ai mis un chèque sur la table, je ne vais

---

<sup>12</sup> Le héros vit et écrit le roman alternativement.

<sup>13</sup> Voir *El escriba sentado* page 174

pas vous dire de combien, et tous ses préjugés ont volé en éclats. Il m'a demandé toute liberté de traiter le sujet, accordé, on discutera des allègements au moment du second chèque. – Il y a toujours un second chèque ? – C'est le meilleur système. Un chèque pour l'acheter et un autre pour l'achever. »

Dix ans après la mort de Manolo qui écrira l'autobiographie de Vázquez Montalbán ? Federico Sánchez, celui qui n'a pas pu écrire l'autobiographie de Jorge Semprun ?

Quant à la femme au Grand Pseudo, elle est devenue un mythe que Manolo présenta dans un livre étrange, un livre de méditations qui fut souvent mal compris : ***Pasionaria et les sept nains***. Un des nains (mais le terme n'est pas forcément péjoratif) est justement Jorge Semprun. En signant un article ***Pasionaria***, Dolores Ibárruri ne pouvait imaginer le destin de ce mot. Par contre, quand Manolo préfaça les mémoires de cette militante, il se doutait qu'il allait se faire des ennemis, mais l'heure tourne et nous oblige à tourner la page pour mieux aller retrouver mon cher Yves.



## DIALOGUE 2 (La France)

Faisons le point. Un homme meurt subitement. Son assassin est repéré, repérable et repérant. L'homme est la tête pleine de souvenirs, de devenirs et de pourvenirs. Il reste un dernier point trouble à élucider : Bangkok, pourquoi Bangkok ? La question me revient car, pour un homme privé d'exil, celui de l'essentiel des dirigeants du PCE, cette mort à l'étranger semble d'une origine douteuse ? Manolo est né à l'heure de la victoire de ses pires adversaires, en 1939, adversaires qu'il affronta en restant DANS son pays. Puis il est mort ailleurs ! Même si Cholestérol est insensible aux considérations politiques, je ne peux en rester là. Pour le moment, laissons ce détour, Yves m'a laissé un message sur mon répondeur, et je vais le voir – il habite l'appartement sous le mien. Qu'a-t-il pu dégoter sur la présence de Manolo dans la presse française ?

– Louis, j'ai lu ton texte sur **Triomf** mais pourquoi y prêter cas avec tant d'insistance, quand nous savons que seules les circonstances en font un testament. S'il était mort une semaine avant, tu aurais étudié quoi ?

– La chronique précédente du même journal intitulée **Vacíos...**

– *Vacíó* pour dire le vide, le vide que finalement laisse l'écrivain catalan !

– Dans les faits, il s'agit du vide que vont laisser trois dirigeants politiques, Aznar pour l'Espagne, Pujol pour la Catalogne, et Arzalluz pour le Pays Basque. Manolo est parti avec cette histoire !

– Et la phrase clef de ses adieux à ces trois hommes ?

– Les adieux « ratifient la coutume espagnole, et curieuse-ment catalane aussi, qui consiste à faire les éloges des morts et à pulvériser les vivants ».

– Une coutume que sa mort ne fera que confirmer !

– Une coutume tout autant française et peut-être internatio-nale.

– Bref, peut-on dire qu'il sentait venir un grand vide ?

– Il sentait plus exactement qu'il était temps de faire des bilans. Quel est, Yves, le bilan de tes recherches ?

– Louis, je crois avoir trouvé l'essentiel, la présence de Vázquez Montalbán dans un journal éphémère, **J'accuse** !

– **J'accuse** ?

– Ce mensuel a tenu 5 numéros à partir de mars 1990. Sous la direction d'un communiste peu ordinaire, **Jacques de Bonis**, il traitait de la justice avec de grands noms du journalisme. Manolo y fut présent dans les 5 numéros. C'est de l'histoire ancienne, mais les questions évoquées sont tellement d'actualité !

– Pourquoi as-tu été attiré par les articles en question ?

– Il conclut l'un d'eux par cette formule : « Quant à moi, tout simplement, une fois de plus, j'ai peur ». Cette peur, causée par un sous-officier traitant une femme comme si elle ne représentait rien, me fait pressentir une obsession permanente chez Manolo.

– Oui, la peur de toute une vie qui vous colle à la peau dès la naissance. Quelqu'un frappe à la porte. Vous attendez un ami. Vous ouvrez sans malice. Un sourire vous fait face. Celui de la peur ! Qui, avant de s'échapper, a posé le miroir devant la porte ? Votre face sourit mais la peur remplit vos yeux. Le miroir se brise. Vous êtes au bord du précipice habituel avec une

peur qui vous colle à la peau. Mais de 1990 à 2003, il y a tout de même de la marge, la peur n'a pas reculé ?<sup>14</sup>

– En 1990, Bush père était le président des USA ; en 2003 son fils le remplace. Si en 2003 Gorbatchev a quitté le devant de la scène, la scène a toujours les mêmes dessous, la CIA d'un côté et les héritiers du KGB de l'autre. Dans un autre article, Manolo explique comment le gangster Bush décida de se débarrasser du gangster Noriega, président du Panama et pas photogénique pour deux sous. Plus que les militaires, la source de la peur semble tourner autour des services secrets qui réduisent la politique à la simple légitimation des délits !

– Tu as bien travaillé... Pepe Carvalho<sup>15</sup> dit dans *Les Thermes* : « La seule peur qu'il avait, c'était une vieille infirme, décrépite, longue, et cela ne l'empêchait pas d'investir une partie de ses économies, dans la qualité à venir d'une vieille dont personne ne lui saurait gré, pas même lui ». A Bangkok il échappa à cette vieille décrépite. Dans ce livre, j'en profite pour noter l'explication de l'orthographe de Carvalho, un nom galicien, que nous évoquerons plus tard : « Il est écrit avec lh, parce que mon père, un jour, en a eu assez d'être espagnol et il a demandé la nationalité portugaise. Je ne sais pas comment il a fait mais il est parvenu à ce que dans tous nos papiers, Carvalho soit écrit avec lh ».

– C'est pas tout, car dans un autre article, plus encore que dans les précédents, les dignitaires de l'Eglise sont cloués au pilori. Dans « agenouillé, Seigneur devant le tabernacle », Manolo rappelle un vieux souvenir d'enfance. En 1951 (il avait 12 ans), il récitait : « Agenouillé, Seigneur devant le tabernacle, qui renforce tout ce qui reste d'amour et d'unité ... », souvenir qui le ramène à cette actualité : « Comme des vautours, planant sur la charogne du rationalisme, les différentes religions du monde rêvent à l'avènement d'un Age d'or ». Observe combien, cette autre phrase de 1990, est d'une brûlante actualité : « La crise de l'utopie rationaliste, et plus encore le marasme du rationalisme dialectique, laisse un vide, celui du sens de la vie et de l'histoire, que les religions s'offrent à remplir. Désormais, la religion fera partie intégrante des stratégies des compagnies d'assurance les plus universelles, à titre de police souscrite sur la fin des temps ». Je me régale à lire son ironie ...

– Mais qui donc était dans ce bateau de *J'accuse* ?

– Tu y retrouves Maurice Lemoine ou Thierry Jonquet, Siné ou Daeninckx, Noël Mamère ou Jean Vautrin etc.

– Et j'ai raté cette merveille ...

– Et cette conclusion : « Si toute transcendance a disparu, il ne sert plus à rien de boire un jus d'orange le matin ... ».

– Tu ne retiens rien de particulier des deux autres articles ? Tu m'as bien dit qu'il y en avait cinq ?

Yves cherche dans ses notes et en retire deux pages totalement secondaires à ses yeux, une sur le terrorisme et l'autre sur l'Espagne, deux pages qui traitent en fait du même sujet, un sujet qui normalement ne fait pas peur : la démocratie. Pourtant, sur l'Espagne, Manolo évoque le combat dramatique de gardes civils cherchant à créer un syndicat démocratique dans l'Espagne dirigée par la gauche. Ce qui nous renvoie à la case départ : l'armée. Or, même dans l'Espagne PS, on refuse à des démocrates, la démilitarisation de l'armée ! Comme « la démocratie est inséparable du double langage » suivant l'explication que Garcia M arquez donna à Manolo, il ne faut plus s'étonner de rien !

Dans le deuxième texte, un coup de poignard est lancé contre... la psychiatrie : « Les psychiatres de classe (la science psychiatrique continue à ne pas être neutre) se sont prononcés : les lois antiterroristes sont morales lorsqu'elles s'appliquent à des citoyens

---

<sup>14</sup> « J'aurais aimé chanter le soir où Franco est mort. Mais nous avons tous la prudence dans le sang.[...]. Ce soir-là notre peur était aussi radicale que notre joie. ». Manolo dit sa vie dans cette phrase du *Pianiste*.

<sup>15</sup> Nous reviendrons sur ce personnage que je considère comme le frère et non le fils ou l'image de Manolo.

préparés pour les supporter et non à ceux qui arborent des chemises brodées à leur chiffre et des cartes de crédit dorées sur tranche. » Traduisez : les riches sont au-dessus de tout soupçon quand les pauvres n'ont droit à rien !

– Attends Louis, il y a une chose que j'ai failli oublier de te dire. Le traducteur des articles est un dénommé Georges Tyras. Ce nom me dit quelque chose !

– Et pour cause, il est l'un des deux hommes (sur 72) que nous avons invité à venir à Montauban sous les auspices du journal et qui, après un accord enthousiaste, a annoncé sans raison sérieuse qu'il ne viendrait pas. L'autre s'appelait José Bové, je pense que tu vois qui c'est !

– C'était pourtant une bonne idée, parler de Montalbán à Montalban ! [Les habitants de Montauban sont des Montalbanais en souvenir du nom occitan : Montalban qu'on prononce *Mountalba*].

– D'autant que venant de Grenoble nous avons couplé sa venue avec son passage à Tarbes.

– A ton intonation, je devine que le refus de s'arrêter à Montauban a quelques liens avec son intervention à Tarbes ?

– Disons que la question est sans importance et que pour aujourd'hui nous pouvons en revenir au sujet. Comment est mort Manolo ? Le film qui se déroula devant ses yeux, en ses derniers instants, fut-il le film de toutes ses peurs ? Je me souviens que quand on lui demanda ce qu'il a ressenti en entendant à la télé que Franco était mort, il répondit : la peur. Il faudra creuser le sujet. Aussi, continue, cher Yves, de poursuivre tes recherches du côté de la presse française pour voir comment elle traitait ce communiste d'au-delà des Pyrénées. Car Manolo resta, même s'il eut la carte seulement par intermittence, communiste sa vie durant. En attendant notre prochain rendez-vous, je vais me pencher sur le terme le plus fréquent de l'article du 13 octobre 2003 : CATALAN.

– Tu pars pour l'étranger et je reste en France. Peut-être à un moment pourrions-nous inverser les rôles ? Je reconnais que pour le moment j'ai encore tout à apprendre.

Les deux amis achevèrent l'apéritif entamé et regagnèrent leurs rêves.

## CATALOGNE – ESPAGNE

*Enide*  
*les images détruites doivent te convaincre*  
*du fait que jamais tu n'arriveras en quelque endroit*  
*duquel tu ne veuilles revenir<sup>16</sup>*

Suis-je bien avancé dans mon enquête ? Qui est mort en vérité ? Sixto ou Manolo, un Catalan ou un Espagnol, un journaliste ou un écrivain, ou tout à la fois ? Avec **Triomf**, nous le savons à présent, le président de la communauté autonome de Catalogne, Jordi Pujol, honore par *la Creu de Sant Jordi* le responsable du journal *Triunfo*. Pourquoi Jordi Pujol, ce monument de la Catalogne centriste, centrée et centrale, décide-t-il d'honorer un journal de la gauche espagnole ? Manolo y précise que toute idéalisation d'une « gauche divine » en Catalogne serait négliger la lutte entre « la gauche satanique » majoritaire et la dite « gauche divine » qui fut solidaire et éthique (les termes entre guillemets sont donnés en français par Manolo).

L'homme mort à Bangkok était d'abord un Catalan (plus précisément un Barcelonais), c'est peut-être le sens fondamental et en même temps banal du billet ! D'autant plus Catalan que sa mère était de Murcie et son père de Lugo ! Son dernier texte, publié de son vivant, a d'ailleurs été écrit en catalan pour le journal **Avui**, un quotidien où il tenait chronique (**Eloge démesuré**) et où le 18 octobre, il évoque l'adversaire permanent de Pujol, Maragall longtemps maire PS de Barcelone et qui finira par faire accéder la gauche au pouvoir à la *Generalitat*.

Le catalanisme peu orthodoxe de Manolo lui valait des ennemis parmi ce courant politique, social, et culturel. Que dire par exemple de **Gregorio Morán** qui invente le « juancarlismo » de Manolo ? Je me suis replongé dans la fin du **Polaco** quand Manolo rencontre Juan Carlos. Si Manolo n'aime pas les républicains de l'ERC (la gauche républicaine, donc anti-monarchique de Catalogne, que défend Morán), en particulier pour leur complaisance envers la lutte terroriste de l'ETA, c'est parce qu'il se méfie des nationalismes (il dit oui à un peu de nationalisme catalan, contre l'immonde nationalisme espagnol, mais sans plus). D'ailleurs une chronique de **Avui** présente peu à son avantage le nouveau leader d'ERC. Manolo est-il pour autant « juancarliste » ? Il est poli avec le roi, même s'il ne tourne pas autour du pot pour lui demander comment il a pu accepter, des mains de Franco, sa fonction. Devient-il défenseur de Juan Carlos ?

Après la mort de Manolo, Gregorio Morán attendra le 1<sup>er</sup> décembre pour publier un long article le concernant dans **La Vanguardia**. Il s'agit d'un modèle du genre : « voici des éloges pour mieux te poignarder ». Gregorio rappelle le grand poète que fut Manolo, ce grand frère qui les accompagnait, et quelques grands moments d'amitié, jusqu'à la présentation de **Pasionaria et les sept nains**. Gregorio, invité par Manolo à donner son point de vue public sur le livre, n'hésitera pas : « c'est un livre de merde ». A cette formule, Gregorio ajoute même que Manolo « ne pouvait croire la plupart de ce qu'il paraissait avoir écrit ».

Après ça, sauf en circonstances officielles, jamais plus, ils ne se retrouvèrent à bavarder. Pourquoi Gregorio fut-il invité à présenter le livre ? Il était un des nains de l'histoire et visiblement il n'apprécia pas le portrait que Vázquez Montalbán traça de lui.

---

<sup>16</sup> Trente ans après, Manolo écrira *Erec et Enide*.

C'est dans le chapitre sur les deux petit-fils impertinents. Manolo met face à face le critique Gregorio et l'hagiographe Andrés Sorel. Pour Gregorio, il résume ainsi : « Si Morán apprécie l'astuce de Carrillo ou l'intelligence obstinée de Claudin, c'est avec démesure qu'il condamne Dolores, qui l'a floué avec son image mythologique : Blanche-Neige ne correspondait pas à ce que Morán attendait d'elle ». Morán semble avoir une haute idée de lui-même, celle où il trône ; et de là-haut, il montre du doigt, au sujet de *Pasionaria* comme de Vázquez Montalbán, des réalités essentielles. Son adieu à Manolo se termine ainsi : « Des vers [de Glenn Miller] qui ne nécessitent pas de musique : « Adieu, mon cher ami, il semble que c'était hier la vie » ». Manolo aurait trop aimé la chanson ? Bien sûr, à force d'être parmi les gagnants, Manolo en prit quelques tics qu'il combattait par l'auto-dérision. Gregorio pointe quelques faiblesses de l'écrivain. Par exemple quand il dit : « MVM cherche des complices pas des lecteurs ». Sauf qu'il n'est pas plus glorieux de chercher des lecteurs que des complices.

La démocratie est le rempart indispensable à l'hagiographie.

Andrés Sorel, cet autre petit-fils de *Pasionaria*, est justement l'hagiographe et il le sera aussi de Manolo. Au cours d'une de leur rencontre, il quitta Manolo pour aller prendre l'avion, et quand il lui demanda comment il se trouvait, Manolo aurait répondu avec un sourire narquois, qu'un jour ou l'autre, il s'arrêterait définitivement dans un des couloirs interminables des aéroports ! Ce qui arriva à Bangkok ! Si, comme Gregorio, il salue lui aussi le poète, il le fait avec précision : « poète de l'existence, de la mélancolie, de la petite chronique politique, de la vie quotidienne, de l'amertume humaine, des filles en fleurs et des amours rêvés et perdus, des mélodieuses chansons, des mythiques voyages, des métaphores, de la douleur et de la mort ». Si, comme Gregorio, il raconte une rencontre avec Manolo, il le fait avec précision. Vázquez Montalbán, à une présentation d'un de ses livres à Chicote, lui déclara qu'il avait toujours choisi le chemin des perdants, qu'il était conséquent avec ses idées, et que de ce fait, jamais il ne pourrait triompher.

En ses derniers instants à Bangkok, comme tout au long de sa construction de la raison démocratique, Manolo était entre deux eaux, mais pas en équilibre. Il était entre Gregorio et Andrés mais pas comme un centriste qui pèse le pour et le contre. Il était ailleurs, sur sa propre route, de plus en plus solitaire, de plus en plus narquois, de plus en plus fatigué. Un ami sicilien de Salvo Montalbano lui avait dit : « Troppo tintu è addivintatu lu munnu » (trop dégueulasse, est devenu le monde).

Ce débat catalan ne doit pas masquer l'hommage le plus grand reçu par Manolo de la part des étudiants en journalisme de l'Université Pompeu Fabra. Ils furent 82 à se lancer dans un projet fou : rassembler les centaines d'articles publiés en Espagne par Vázquez Montalbán pour offrir ce travail sur le site internet de l'université. Ils accompagnèrent cette collecte par des entretiens avec des journalistes qui avaient travaillé avec Manolo. Marius Serra se souvient de cette expérience radio : pendant tout l'entretien Manolo n'avait pas eu l'ombre d'un sourire. Par contre, à la fin, il en décrocha un quand on lui demanda de répondre à une batterie de questions comme s'il était Pepe Carvalho. Ce qui rejoint un autre témoignage qui le présente comme un homme malheureux dont la timidité en faisait un homme sérieux. Pour Marius, ce «grand créateur de paradoxes» va surtout manquer aux auteurs de manifestes qui avaient besoin de sa signature pour en assurer le succès.

Joan de Sagarra se souvient de la capacité de Manolo à imiter la manière d'écrire de quiconque !

Albert Chillón a eu un de ses livres préfacé par Manolo sans qu'ils se connaissent vraiment mais la générosité de l'écrivain, en matière de préfaces, était légendaire. Il confirme : « c'était un timide chroniqueur comme moi » et indique que pour lui le journalisme « c'était un service public en tant que quatrième pouvoir critique ».

Parmi les articles émouvants, retenons celui du 22 mai 2000 intitulé « Abu ». La petite fille de Franco ayant publié un livre sur les femmes, elle répondit à plusieurs entretiens. Manolo

les suivit, « vu les liens historiques qui l'unissaient à son grand-père maternel », et il nota que dans l'intimité elle appelait Franco « abu » car précisa-t-elle : « En catalan ça veut dire grand-père »<sup>17</sup> ! Erreur puisqu'on dit *avi* ou *iaio* avec ou sans normalisation linguistique. Tout le monde peut se tromper mais c'est la preuve que le travail de **Triunfo** qui avait tenté d'établir des ponts entre les cultures du pays n'avait servi à rien. Manolo termine ainsi : « et avec Internet qui se substitue aux ponts aériens, nous serons passé de l'Etat des Autonomies à l'Etat des *Madrigueras* ». J'ai eu du mal à traduire *Madrigueras* pour signifier des régions repliées sur elles-mêmes. Or, pour Manolo, tout est là : oui, les cultures diverses de l'Espagne doivent s'enrichir les unes les autres, mais à condition de ne pas construire des murs autour d'elles.

Laissons donc la Catalogne pour un retour vers l'Espagne, celle que quitte Vázquez Montalbán en septembre 2003 et qui traverse une troisième transition. A près l'ère Gonzalez, et l'ère Aznar, les élections de 2004 sonnent l'heure des héritiers. De son ultime texte très politique de **Avui** (publié le jour de son décès, j'insiste) se complétant au même moment par un texte tout aussi politique dans **Interviú**, je pense pouvoir déduire que l'homme, tombé sur les bancs de Bangkok, était avant tout un homme politique, celui que Eduardo Haro Tecglen évoque quand il précise qu'il décida de ne jamais trahir, de rester communiste. Pourquoi ? « Pour ne pas trahir le militant de base » lui répondit Manolo. Et Eduardo d'utiliser une métaphore que j'aime beaucoup : pourquoi le contenu devrait-il s'adapter au contenant ? Pourquoi l'homme devrait-il se conformer à l'image que les médias diffusent de lui ? Nous ne sommes pas des liquides.

Est-il mort après la vérification que rien de rien ne le ferait dévier de sa route ? Eduardo est l'homme qui pouvait le mieux rappeler cette histoire de fidélité. Il tient chronique lui aussi dans **El País**, lui aussi vient du même quartier de Barcelone et lui aussi est fils de la Seconde république espagnole, celle qu'il raconte dans **L'enfant républicain** publié en 1996. Pourquoi ses écrits, à la différence de ceux de Manolo, ne sont-ils jamais venus jusqu'en France ? Car ils n'ont pas trouvé une Michèle Gazier pour les défendre ? Je me souviens d'une conversation entre Eduardo et Manolo que j'ai trouvée sur le merveilleux site internet « vespito.net ». Il s'agissait d'abord de faire l'état des lieux du marxisme face à la crise du monde. Manolo, très pédagogue, rappelait que le marxisme n'inventa ni la lutte des classes ni la dialectique dont il se « contenta » de constater la réalité. Marx est le grand CONSTATADOR (que nous pourrions traduire le Constatant mais le terme reste judiciaire en France ou un néologisme, le constateur). Puis, dans le cadre de cette lutte des classes, l'histoire cessa d'être nationale pour devenir impériale. La riposte des Internationales ayant échoué, le socialisme en URSS s'enferma dans les thèses stalinienne de « Patrie et socialisme » qui conduisirent au parti unique, à la disparition de la pluralité interne, c'est-à-dire à « une malformation ». Quand Manolo demande : si Boukharine, l'élément équilibrant, avait gagné, que ce serait-il passé ? Eduardo refuse la question : Boukharine ne pouvait pas gagner ! La logique de la révolution en cours écartait l'ambiguïté de tels intellectuels. Or, la question reste toujours d'actualité. J'entends Manolo se demander à Bangkok : « Comment une révolution peut se défendre de sa propre capacité à s'ankyloser ou à s'auto-détruire ? » En recommençant, tous les jours, comme au premier jour ? Pour recommencer, Marx et le marxisme sont-ils utiles ? Dans ce bel entretien avec Eduardo, Manolo accepte de glisser quelques confidences : il reconnaît que, par ingénuité, il accepta de juger positivement la chute du mur de Berlin, et ce fut une erreur car elle n'était ni positive ni négative comme le titre de son roman **Roldán ni mort ni vif**. Pour Eduardo, le plus pessimiste des deux, aucune alternative n'est possible, alors que pour Manolo, elle finira par être inévitable.

---

<sup>17</sup> C'est en arabe que abú veut dire père !

Impossible dans le cadre national, mais inévitable dans un cadre de bloc de nations à définir tout comme l'alternative fut, au bout d'un moment, impossible dans le cadre communal et passa à l'échelon national (permettant ainsi une relance de la démocratie communale !).

Depuis 1945, la chute du capitalisme est annoncée tous les jours pour demain matin, par des marxistes irréels. Eduardo se souvient de Santiago Carillo lui confiant, en 1953 à Paris, que des informations sérieuses lui prouvaient que la chute de Franco était éminente. De mon côté, j'ai entendu avec stupéfaction, un dirigeant communiste déclarer sans rire en janvier 1981, que Georges Marchais allait devancer Mitterrand à la présidentielle d'avril 1981. Constater la réalité est un effort devenu impossible pour toute espérance théologique, mais possible si l'espoir prend une forme laïque<sup>18</sup>.

Manolo, parlant de Sacristán, une autre de ses références, écrit : « Un jour Manuel Sacristán, à un moment où je pensais qu'il faisait la promotion de mes idées, alors qu'il se contentait en réalité de m'observer idéologiquement, me parla de la mort du maquis libertaire de Quico Sabater. A un moment, Quico Sabater se retrouva si seul, qu'il demanda l'aide du PCE pour passer la frontière. Pendant la discussion, pour savoir si on l'aidait ou pas, la milice le tua ». Ah ! la réalité !!!

Même Gregorio en sera d'accord, pour suivre les derniers instants de la vie de Vázquez Montalbán, il faut suivre le fil du politique, tout en se demandant de quel politique il s'agit. L'homme qui meurt dans le lieu irréel de l'aéroport disait n'avoir que deux écritures, la poésie et la chronique. La chronique m'incite à partir pour le CHILI<sup>19</sup>, pour me plonger dans un événement, où la politique se fit délit (suivant une note de Yves) : le coup d'Etat contre Allende.

---

<sup>18</sup> Dans *Aperçu de la planète des singes* nous lisons page 10 : « les espoirs de l'améliorer [l'histoire] ont toujours existé » mais dans l'original espagnol nous lisons : «siempre ha habido necesidad de esperanzas no teologales ». Le « non-théologique » a disparu dans la traduction.

<sup>19</sup> En 1973, Manolo publie : La via chilena al golpe de estado.

## CHILI-MEXIQUE

*creía hablar y sólo recordaba*<sup>20</sup>

Le 11 septembre 2002, vu le battage médiatique concernant la commémoration du 11 septembre 2001 j'avais imaginé un billet saignant de Vázquez Montalbán renvoyant les pyromanes à leurs incendies. Ou bien allait-il se laisser aller une fois de plus à son obsession « basque », vu les décisions prises concernant l'interdiction du bras politique de l'ETA, Batasuna ? Surprise, Manuel décida de faire dans le symbolique. Il prit pour prétexte à sa chronique le grandiose mariage de la fille de Ana Botella et José Maria Aznar président du gouvernement. Avec un titre énigmatique, en traduction littérale « et après, quoi ? », c'est seulement à la troisième ligne, en lisant le nom de la mère de la mariée que j'ai compris de quoi il s'agissait. Pourtant l'entrée en matière était explicite : « Une mariée rayonnante » mais en France je n'avais suivi que de loin la question. Pour en savoir plus sur l'événement au cœur de la colonne, j'ai décidé d'aller lire « la concurrence » c'est-à-dire *El Mundo*, le quotidien de la droite dont le directeur était bien sûr parmi les invités de la fête. J'eus droit à tous les détails concernant le mariage en grande pompe unissant Ana Aznar, 21 ans, étudiante en psychologie et Alejandro Agag, 31 ans, soucieux de carrière politique et directeur de la Banque Portugès. J'ai même appris que les époux disent « Si, quiero » donc « oui, je veux bien », où on peut s'amuser du double sens de querer (aimer et vouloir). Manolo aurait pu s'attarder sur le menu mais il préféra se contenter d'évoquer l'absence de tarte nuptiale, « un objet suspicieux, très mal vu par la Théologie de la Sécurité depuis le 11 septembre new-yorkais ». Après un apéritif conçu autour de neuf amuse-gueules (je crains que ce mot convienne bien peu ici) froids et sept chauds, le tout arrosé (comme l'ensemble du repas) d'un vin rouge *Pesquera de la Ribera de Duero* et d'un blanc *Vina Mocen de Rueda*, il y eut seulement deux plats 100% espagnols et un gâteau spécialement créé pour l'occasion, qui remplaça donc la formule de tradition, qu'en France nous appelons *pièce montée*. Délaissant la gastronomie, Manolo n'évoqua qu'au détour d'une phrase, l'aspect financier de l'opération en rappelant ce qui est officiel : les frais occasionnés par les 1000 policiers protégeant les 1000 invités seront à la charge de l'Etat. Par contre, il farcit son billet de noms multiples, Alvarez Cascos, Julio Iglesias, Ursula Andress, Ibarretxe (un leader basque), Bin Laden (ils préfèrent Bin à Ben en Espagne), Luis de Olmo, Berlusconi, Blair, Kim II Sung et jusqu'à Wojtyla appelé à la rescousse à la fin ! Je ne comprends pas pourquoi il s'évita le nom de l'écrivain Vargas Llosa présent à la cérémonie. Ce tableau, poussé jusqu'aux limites habituelles de l'exagération montalbanienne, servira à l'auteur pour montrer le décalage entre le réel et les suites possibles données au mariage. Comment justifier une telle liturgie ? « De par son âge et son style, Ana Aznar n'aura même pas la possibilité de se proposer à la présidence de Rateau Global et Agag ne pourra unifier les internationales consacrées au commerce des bouchons et de la pistache puisqu'ils n'arrivent pas aux talons de Berlusconi et Blair ». Je ne sais exactement ce que fait ici le « Rateau » mais je comprends que le ridicule des héros du jour n'est que le symbole du ridicule de l'Espagne elle-même. Les mariés vont d'ailleurs pouvoir utiliser pour leur voyage de noces, les cadeaux des vrais chefs comme Berlusconi. Après cette triste perspective économique que dire du politique ? Manolo voit dans l'opération, la tentative d'une synthèse entre la pratique des Wisigoths et le centralisme démocratique de Kim II Sung ! Quant aux Rois du pays (en Espagne on dit les Rois pour évoquer ainsi le roi et la reine) ils furent bien sûr au centre de la cérémonie. Vázquez

---

<sup>20</sup> il croyait parler et ne faisait que se souvenir.



Montalbán décida de ridiculiser cette symbolique de fin de série avec cette question : « et après ? ». Oui, après avoir réuni le gotha de tous les pouvoirs que peut-il se passer de plus ? On dit : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». En l'occurrence Manolo rappelle qu'au bord des rivières d'Espagne naissent des «caudillos globaux». Le mot caudillo comme le mot global, passe dans notre langage courant et, ensemble, ils n'annoncent rien de bon.

En ce jeudi 11 septembre, avec ma compagne, nous sommes allés découvrir, dans l'église de Lavit, un groupe de musiciens latino-américains. Très vite, ils retinrent toute notre attention. A un moment, l'un d'eux prit le micro pour annoncer un morceau d'un groupe ancien, qui, portant le deuil, entraînait toujours en poncho noir sur la scène<sup>21</sup>. Ils portaient le deuil pour les victimes du coup d'Etat chilien de 1973. Il ajouta : «Malheureusement, aujourd'hui nous savons que justice ne sera jamais rendue aux disparus». En ce lieu, une église, face à un public rassemblé hors de toute motivation politique, cette déclaration me parut courageuse. Et la musique fut superbe. *Quena* des Andes, *quatro* du Venezuela, charango, guitare, percussions (le musicien ne jouait que d'un maraca), et une série de flûtes de pan firent résonner une musique extrêmement émouvante.

Si le 11 septembre 2002 passa sans allusion mémorielle chez Manolo, il se rattrapa l'année suivante. Le 11 septembre 2003, un mois avant son décès, Manolo décida de faire feu de tout bois contre « la sainte trinité du 11 septembre ». Au moins trois journaux publièrent un article équivalent sur la question : *il Manifesto* italien, *La Jornada* mexicaine, et le *Avui* catalan (la version la plus courte à cause sans doute de la place limitée de cette colonne).

Le hasard de l'histoire veut que le 11 septembre 1714 les Catalans perdirent une bataille si décisive contre les Bourbons, que la date finit par devenir journée nationale ! Le 11 septembre 1973, l'expérience d'unité populaire au Chili tombe, sous l'effet d'un coup d'Etat, et le 11 septembre 2001 ce sont deux tours de New York qui s'écroulent, sous l'effet d'un attentat terroriste.

Belle occasion de vérifier que l'expression « coup d'Etat » se dit de la même façon en espagnol (golpe de Estado), en catalan (cop d'Estat) et en italien (colpo di stato). Elle serait d'origine française où un dictionnaire indique dès 1694 : « Coup d'Etat, c'est-à-dire qui est utile au bien de l'Etat ». Par la suite, l'expression prendra une tournure plus ordinaire : « Ce mariage fut un coup d'Etat dans cette famille ». En politique, on peut dire que la révolution de 1789 à 1799 fut une suite ininterrompue de coups d'Etat qui échouèrent, jusqu'au succès de celui de Napoléon. Dès 1789, Louis XVI, en déclarant que la séparation des Ordres était maintenue, dut subir un premier échec de son coup d'Etat symbolisé par la riposte de Mirabeau : « Nous sommes ici par la volonté du peuple ... » et le Roi s'inclina.

La peur, celle perçue par Yves et inhérente à la vie de Manolo, prenait sa source dans le coup d'Etat de Franco de 1936, dont la victoire coïncide avec sa date de naissance en 1939. L'Espagne n'a pas connu « une guerre civile » comme il est habituel de désigner la période 1936-1939, mais un coup d'Etat ce qui est autre chose. Franco débarqua avec ses mercenaires marocains, avec l'appui des étrangers (Italiens et Allemands fascistes) et s'il obtint le soutien d'Espagnols comme les Requettes (catholiques extrémistes), sa guerre restera tout de même celle d'un coup d'Etat. D'où la rage des Espagnols démocrates découvrant le 11 septembre 1973 que la tragédie se répétait ! En conclusion d'un des articles communiqués par Yves, je lis :

« Devant le maximalisme démocratique, qui voit la garde civile cesser de s'approcher dans un tunnel en silence, pour parier en faveur d'une situation où Garcia Lorca ne pourrait plus être

---

<sup>21</sup> Les Quilapayun.

fusillé [c'est la revendication de gardes civils pour démilitariser leur institution], le gouvernement réagit avec un minimalisme légaliste, qui fait naître en moi l'envie de hurler au secours, au point de renoncer à être membre de cette curieuse espèce, qu'on appelle le genre humain ». Une tentation suicidaire chez Manolo ?

Le rappel, le 11 septembre 2003, des 11 septembre précédents, tend à indiquer qu'avant Bangkok, dans cet ultime tour du monde, Manolo était passé par le Chili de toutes ses douleurs pour le trentième anniversaire de l'infamie. Une fois de plus, il tente de survivre par l'ironie : « Il serait hygiénique quoiqu'un peu cynique que le général Pinochet soit jugé en cette vie par des tribunaux de chair et d'os, en anticipation du Jugement Universel [nous dirions du Jugement dernier], alors que son complice, Kissinger, Prix Nobel de la paix, est l'invité ordinaire dans les meilleurs salons et sur les stades de football ».

Nous savons à présent que Pinochet est mort sans le jugement du tribunal de chair et d'os et que les coupables de l'infamie vécutent, au Chili comme ailleurs, une vie « normale » (seuls ceux d'Argentine eurent quelques tracas).

Le 11 septembre 1973 est effacé par celui de 2001, devenu, par le pouvoir des Etats-Unis, le point de départ d'une nouvelle ère, symbolisée par le grand spectacle, afin de discréditer, de manière définitive, la mémoire historique, stade ultime avant la construction impérative d'une histoire sans coupable.

Du Chili, comment ne pas passer par le Mexique ? Ce pays sera aussi une des dernières obsessions de Manolo<sup>22</sup>, à cause du sous-commandant Marcos dont le pseudo abrégé est **le Sub**. Pour rendre hommage à Vázquez Montalbán, le 22 octobre 2003, **La Jornada** mexicaine publie un texte très court, lu à une manifestation du 11 février 1998 à Barcelone :

« Attention au Chiapas, parce que là-bas, se joue le sens éthique de cette fin de millénaire en tant que référence symbolique et imaginaire, pour le cas où vous voudriez que l'espérance soit une vertu laïque. Dans son étude sur Che Guevara, Kalfon écrivait que, tout comme l'Argentin-Cubain fut le prototype du héros révolutionnaire occulte, le sous-commandant Marcos est l'exemple du révolutionnaire médiatique qui réussit à obtenir de grands appuis, au moyen d'un message si chargé de vérité qu'il est incontestable, comme si le vieux rêve des Lumières s'était enfin accompli. La Vérité se faisant Evidence ! Les écrits de Marcos, **Yo Marcos** ou **Contes pour une solitude éveillée**, révèlent un esprit contemporain qui représente ni le post-marxisme ni le post-tiers-mondisme et encore moins la supposée post-modernité des gauches. Il représente le retour d'un regard faisant face au désordre du monde [le Constatador ai-je envie d'écrire], pour en chercher les causes, pour essayer d'en faire un inventaire, et pour récupérer le rôle d'un être humain cherchant à ordonner le chaos du capitalisme sauvage. Il ne s'agit pas de soutenir une guérilla qui se déroule loin de nos maisons et que nous contemplons confortablement assis, comme un spectacle passant sur nos écrans télé. Il s'agit de reconnaître le droit de lutter pour la justice à partir de conditions créées par les injustes. Tous avec le Chiapas. En avant Chiapas ».

Oui, la publication de ce texte me paraît le meilleur hommage possible à l'homme disparu car la rencontre entre Vázquez Montalbán et Marcos, aussi surprenante que naturelle, représente un tournant de sa vie, où l'ingénu cependant, n'a pas quitté la scène : les médias lui ont montré ensuite comment ils pouvaient, sans scrupules, jeter Marcos.

---

<sup>22</sup> Pour lutter contre les obsessions, il suffit d'en avoir plusieurs !

Rencontre surprenante digne des fables de La Fontaine, en tant que face à face typique entre un rat des villes et un rat des champs avec le mot **oxymoron**<sup>23</sup> au cœur du dialogue. Naturelle, puisque, après tout, des rats peuvent bien décider de se rencontrer malgré les barrières sociales qui les divisent. Afin de justifier la référence aux rats, nous pouvons argumenter à partir de la passion de Manolo pour le subnormal (le sous-terrain), et celle de Marcos pour la fonction de sous-commandement. Les deux croisèrent le SUB.

La rencontre, qui a physiquement eut lieu en 1998 (et Daniel le fils de Manolo était à ses côtés avec sa caméra), a abouti à un livre magnifique dont la première édition date d'octobre 1999 (*Marcos, le maître des miroirs* traduit en 2003). En cette occasion, pour la première fois de sa vie, l'écrivain catalan monta à cheval, seul moyen sérieux de locomotion dans la forêt du Chiapas. Quand la ville va aux champs, ce n'est pas toujours simple. Ajoutons que *Le Manifeste Subnormal* de Vázquez Montalbán date de 1970 (traduit en France seulement en 1994). Marcos a-t-il été contraint, comme Manolo, à user de la subnormalité ? Qui aurait pu avoir l'idée de traduire *subcomandante* par sub-commandant et *manifesto subnormal* par manifeste sous-normal ? A partir de ce préfixe étrange « sous » voilà comment j'unis les deux hommes.

« Sub » vient du latin, et donnera en français « sub », et « sous » qui aura tendance à l'emporter sur l'original. Après le sous-bois, le sous-verre et le sous-vêtement, je m'interroge, comme d'autres personnes, sur la sous-culture et le sous-développement, deux formules poussées médiatiquement vers la sortie. La « politesse » préfère « les pays en voie de développement » (*émergents* à présent, à la place d'*émer-geants*, anglicisme oblige) aux « pays sous-développés » car la marque « sous » serait péjorative. D'une position inférieure incontestable comme dans sous-bois, le glissement devient infériorité sociale y compris dans le sous-prolétariat. Le « sous » exprime plus un jugement, un regard, qu'une réalité.

En castillan, Vázquez Montalbán emploie encore en 1997 *subdesarrollados*, comme *sublenguage*, sans autre souci que de dire un fait : par exemple, des pays sont soumis à de moindres développements (le sub péjoratif existe cependant). La finesse de la langue française dotée de « sub » et de « sous » serait-elle cause de quelques tourments ? Pour le sous-commandant Marcos, nous sommes chez les militaires.

En conséquence, le mot, pour étrange qu'il soit, continue la tradition du sous-chef, ou celle du sous-officier (pour ne rien dire du sous-fifre). Dans l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN : armée c'est *éjercito*), les commandants sont connus : des Indigènes hommes ou femmes repérés par leurs prénoms. Qui décida de la présence à leurs côtés d'un sous-commandant ? Sans nul doute, Marcos lui-même, raillé ainsi par des détracteurs qui verront de l'hypocrisie sous la formule (il serait en fait le vrai chef). Est-il un chef ou pas ?

Pour « subnormal », Vázquez Montalbán donne plusieurs définitions. Il s'agit d'inclure dans la culture littéraire, la chanson, la cuisine, le cinéma (« les arts pauvres » à ne pas confondre avec les arts premiers), comme il s'agit de manifester un décalage par rapport au surréalisme. Georges Tyras parlera de « la création d'un contre-langage qui est la reproduction ironique, dérisoire et accusatrice à la fois, du langage médiatique dont le pouvoir use comme d'un vaccin, contre toute forme de conscience et de révolte ». Ce mot contre-langage, comme d'autres parleront de contre-culture, dit bien le fonctionnement de la langue française. Vázquez Montalbán en se positionnant par le terme « sous » n'est pas exactement en « contre » mais « contre-langage » permet de mieux exprimer, en français, son combat. De là nous pourrions penser à l'utilisation du préfixe A dans anormal comme le contraire du

---

<sup>23</sup> Dans un grand texte de juin 2000, intitulé « Oxymoron ! La droite intellectuelle et le fascisme libéral », Marcos met en exergue une phrase de Jorge Luis Borges : « Dans le figure de style qui s'appelle oxymoron, on ajoute à un mot un épithète qui paraît le contredire ; ainsi les agnostiques parlèrent de lumière obscure ; et les alchimistes d'un soleil noir ». Ce procédé rhétorique semble caractériser le langage dominant actuel.

normal (le débile en castillan peut-être le subnormal). Un Français a décidé d'user « sous » comme d'une vertu, par la référence à son « sous-réalisme ». A Uzeste, Bernard Lubat se fait le chantre, avec sa Compagnie, d'un sous-réalisme qui use de l'accordéon du grand-père comme des dernières trouvailles d'Eddy Louis. Bernard Lubat, un musicien qui, de la ville est revenu aux champs (et aussi au chant puisqu'il refuse de rester muet en tenant son instrument), en complétant sa langue française par un usage de la langue d'oc. Comme Vázquez Montalbán, Lubat est venu d'un surréalisme finissant pour, retrouvant le peuple, unir culture savante et culture populaire, deux réalités, qui, en Espagne, sont séparées par un fossé moins profond qu'en France. La subnormalité chère à Manolo vient d'un certain sous-sol (subsuelo) comme il aime le répéter. Parlant de l'écrivain Sciascia, il retiendra du Sicilien, l'utilisation « de la conjuration comme état permanent de la relation entre sol et sous-sol ». Il confirmera l'image en disant qu'avec Sciascia « le clair-obscur de l'ordre et du désordre du sous-sol s'est universalisé ». Articuler ce qu'il voit en surface et ce qu'on découvre en profondeur, tout un programme ! La subnormalité est, en terme de langage artistique, la méthode de travail de l'écrivain face au monde social et historique. Ainsi disparaît le vieux débat entre la forme et le fond. Si chacun admet qu'elle fonctionne contre un langage bien précis, la subnormalité devient une subversion, une contre-normalisation (face aussi à la normalisation de Prague après 1968). La mort de Franco portera Vázquez Montalbán vers des rivages éloignés du subnormal qui tout en cessant d'être la règle première d'écriture, ne le quittera jamais pour resurgir avec éclat dans *Sabotage olympique* par exemple.

L'ultime mot de l'ultime poésie de Manolo est SUBVERSION (le poème s'appelle **Ciudad**) qui est aussi le mot final du roman **L'Etrangleur**. Pourquoi subversion a conservé le « sub » devenu « sous » dans la soumission ? Je ne prétends pas déceler dans la langue française le culte du mépris envers l'inférieur, je m'interroge uniquement sur les décalages qui peuvent surgir, et un petit tour par la langue catalane chère à Vázquez Montalbán n'est pas inutile puisque « sub » y est ... en compagnie de « sots ». Quand il s'agit de « grades » nous retrouvons le sous-officier (sots-oficial) ou le sous-préfet (sots-prefecte). « Sub » est cependant plus fréquent comme dans *subvertir* ou dans *suburbi* qui donne en français la banlieue ou le *faux-bourg* (personne n'osa parler de sous-ville ?). Ce bref clin d'œil à la langue catalane montre ses parentés visibles avec la langue française, par-dessus l'histoire de la langue occitane.

Ce détour s'enrichit de la présentation plus complète de la subnormalité par Manolo, dans le livre **Conversaciones con Manuel Vázquez Montalbán** où Georges Tyras présente le ménage à trois, Marat, Sade, Franco : « Ce ménage à trois est à l'origine d'un état de surréalisme total : d'une part la société civile était la même en Espagne que dans le reste des pays européens, mais d'autre part, il y avait ce cadavre ambulante qui paralysait toute possibilité de discussion ». L'obscénité du réel n'était pas un mot mais parfois l'obligation de vivre dans des « subcavernas » ! (des sous-cavernes). « La culture et la lucidité conduisent à la subnormalité ».

Le Mexique suppose bien sûr d'autres détours<sup>24</sup>. De la critique de Manolo contre Marcos, quand ce dernier crut utile de s'occuper de l'ETA, au lien avec Adolfo Sánchez Vázquez. Début 2002, de Mexicain était à Collioure avec Manolo sur la tombe d'Antonio Machado. Pendant longtemps la pensée phare de Machado : « le chemin s'ouvre en marchant », qui hante aussi l'œuvre de Manolo, me parut aussi évidente que le proverbe : « c'est en forgeant qu'on devient forgeron ». Puis, je découvris qu'elle peut faire tomber le promeneur, soucieux

---

<sup>24</sup> La chronique d'*El Pais* du 26/05/97 est ouvertement écrite du Mexique avec pour titre Tijuana, ville où Manolo était déjà « allé » par le moyen du cinéma d'Orson Welles. « Le mur de Berlin est tombé ; il ne reste que les murs construits par le capitalisme. Frontières de ciment, tranchées de la guerre entre les pauvres et les riches... Tijuana m'annonce le 21<sup>ème</sup> siècle. »

d'éviter le sectarisme, dans les failles de l'opportunisme, quand les difficultés du chemin décident de la marche plus que le marcheur lui-même !

Des années après, quand j'ai croisé ceux qui ne pensaient qu'à réaliser leur destin, j'ai enfin compris Machado et donc l'ultime marche de Manolo. Comment combattre la technocratie qui décide de nous manipuler à tout vent ? Le combat de Machado, celui de la liberté, ne se réduit pas à l'acte du forgeron qui forge mais à la question : pour qui forge-t-il ? Pour lui ou quelqu'un d'autre ? D'où cette autre question : que faisons-nous des nécessités inévitables qui surgissent sur le chemin ? Et en particulier du temps qui passe ? Leur subversion n'est pas le contraire de la soumission ; la liberté n'est pas le contraire de la contrainte, mais le déplacement d'une contrainte injuste vers la justice de la contrainte.

En arrivant à Collioure, Machado est mort, hors d'une Espagne qu'il fut contraint de quitter. Manolo est mort, hors d'une Espagne qu'il se contraignait à quitter, en arrivant au bord du néant général. Parce que le mouvement se démontre en fuyant comme aimait le répéter Manolo ? La lutte des classes est dans la marche comme dans la fuite. On ne fuit pas dans l'absolu. Manolo ne fuyait ni ses responsabilités, ni ses origines. Il fuyait les prisons !

### DIALOGUE 3 (Encore la France)

Un retour en France s'imposant, que peut nous dire Yves ?

- Louis, je n'ai trop su où me tourner pour creuser des pistes inexistantes.
- Tu es resté comme deux ronds de flan ? Tu as manqué de matière ? lui ai-je répondu en regardant son air dépité.
- Pas du tout, c'est le contraire, j'ai eu trop d'articles à lire et je n'ai aucune synthèse à présenter ! Peut-être une autre piste avec la photo de Montalbán à Palerme en 1989 où on le voit aux côtés de Sciascia qui le tient tendrement par le bras.
- Où as-tu eu cette photo ?
- Sur **Le Monde 2** du 25 juillet 2004. J'ai essayé de rester dans le présent de la mort du poète avec un article de Pierre Lepape au sujet des combats de Manolo contre Franco.
- Tu penses que le détour par l'Italie ça serait un bon plan ? ai-je glissé pour le préparer à mon choix du voyage en Sicile.
- Loin de moi cette idée, comme toute idée sur la question. Je prends note seulement. Louis, je te dis ce qui me touche et voilà tout. Les deux hommes ont presque le sourire sur la photo. Montalbán avait encore sa moustache. Quelqu'un m'a dit qu'il l'avait rasée à la mort de Mastroianni peut-être en 1996. La moustache d'une vie disparue à jamais, n'est-ce pas étrange ça aussi ?
- La mort de Mastroianni coïncida avec l'arrivée au pouvoir de Aznar. Il ne pouvait sérieusement garder la même moustache que celle du rénovateur du franquisme. Tu n'as rien de mieux à me dire ?
- J'ai la sensation que les années autour de 1995 furent ses années de gloire. Même **Charlie Hebdo** consacra deux pages au phénomène (5 juin 1996). Tu sais que j'ai un faible pour ce journal mais à y lire Philippe Val aujourd'hui (auteur du reportage), j'ai comme une arête qui se bloque dans la gorge. Bien sûr la rencontre a lieu **Casa Leopoldo**, en ce même restaurant qui est en photo sur le reportage du **Monde 2** derrière la veuve de l'écrivain et ses amis fêtant la sortie de **Milenio**, le livre posthume majeur de Manolo puisqu'il termine le cycle de Carvalho. Je retiens de la prose démagogique du vieux Philippe : « Montalbán ressemble à un retraité de la SNCF et il ne fait rien pour ressembler à autre chose. Il n'a pas de look ». Ce n'est pas le cas de Val. La dernière fois que je l'ai vu dans une réunion publique parisienne, en 2006, il est arrivé en retard à cause des limites que son scooter impose à sa vitesse de déplacement. Lui il voudrait toujours faire jeune, polémique, branché et supérieur.
- Et sur le fond, une petite indication utile dans cet article ?
- La rencontre fut surtout politique et je constate qu'en fait, c'est l'arrivée au pouvoir d'Aznar qui donna un nouveau rôle à Manolo. Il n'a pas tort quand il dit (d'après Val) : « La différence entre Gonzalez et Aznar, c'est que Gonzalez revendique l'autonomie du politique, tandis qu'Aznar défend l'économisme sans même se justifier ». Bien sûr, Montalbán est du côté du politique mais un politique plus qu'autonome face à l'économique, un politique combatif que Felipe a abandonné. Pour te mettre dans l'ambiance de la France de 2007, Manolo indique aussi en 1996 : « La gauche veut être le centre, la droite veut être le centre, pour faire un citoyen du centre, aveugle aux extrêmes de la réalité qui l'entoure ».
- N'en restons pas à ce journal du système. Tu as autre chose ?
- Le journal s'appelle **Le Matricule des Anges** qui consacre un beau dossier à Manolo. « Ce bruit, en introduisant une vision subjective de l'histoire (les douleurs), introduit une vision véritablement critique de l'histoire. » note Thierry Guichard.

– Dès ses premiers écrits sur la communication, Manolo aime cette notion de « bruit ». Contre la musique douce que l'on nous impose en toile sans fond au cœur des supermarchés, le bruit fait désordre, le désordre fait critique et la critique finira par faire révolution.

– Un certain Christophe David évoque le livre paru au même moment : **Questions marxistes**. Il me semble tellement « inclassable » que je n'ai rien compris ! J'y retrouve la référence à Groucho Marx que tu as déjà mentionné mais je ne sais quoi en déduire. Faut-il en rire ou en pleurer ?

– Manolo le révolutionnaire a toujours eu envie de rire des avant-gardes. C'est sûr, on a du mal à suivre ! Ecoute, l'homme qui meurt à Bangkok n'est pas sur un champ de bataille, il n'est pas un héros, il n'a rien de légendaire, un simple retraité de la SNCF ! Il aurait pu se retrouver avec ce rôle sur ses épaules, il préféra l'éviter. Pire, il se fit gloire de l'avoir évité ! Il a donc vu Vargas Llosa sur sa gauche vantant les mérites de Castro, quand il se montrait sceptique, puis il le trouva sur sa droite en néo-libéral convaincu ! Comme tant d'autres !

– Il n'a jamais été guévariste !

– On va pas refaire toute l'histoire aujourd'hui. Disons que la guerre, même sous les couleurs du Che, c'est la mort assuré, la violence partout et ça, Manolo ne pouvait croire que ça rimait à quelque chose. Cette peur qui devait le ronger... Sur ce que j'ai déjà écrit, n'y a t-il pas du nouveau dans **Le Matricule des Anges** ?

– Oui, pour rester sur la même question : « La chanson française avec des gens comme Brassens, Brel ou Ferré, c'est de l'avant-garde populaire. Carvalho aussi c'est de l'avant-garde populaire. Aujourd'hui il est devenu nécessaire de repenser l'avant-garde. La théorie maximaliste de l'avant-garde comme rupture totale, théorie portée par une philosophie optimiste du progrès ne peut plus fonctionner. Elle doit prendre en compte ce qui est là au moment où elle intervient. L'avant-garde c'est une appropriation violente de la tradition ». Tu peux me traduire ?

– Avancer avec le peuple et sa conscience, non pas devant lui ou même contre lui ! Voilà comment on retrouve Brassens ...

– On retrouve aussi la subnormalité : « Le sous-culturel c'est ma mémoire sentimentale. Je suis un fils de la radio, de la chanson populaire et du technicolor. C'est le mélange de ma vie ». Et Eliot est au- rendez-vous au sujet de la perception du monde : « Tu ne peux le dire ni le deviner, ne connaissant / Qu'un amas d'images brisées sur lesquelles frappe le soleil ». Mais je reste arrêté par ce constat que tu as déjà évoqué : « **El Premio**, qui raconte ce qui se passe dans le petit monde littéraire quand un auteur reçoit un prix le jour où son éditeur meurt, établit que dans le roman policier, l'assassin, c'est l'écrivain : l'assassin c'est moi ».

– Et il est l'assassin de lui-même. Mais comment en sortir de son « petit monde littéraire » ? Avait-il trouvé une porte que sa mort aurait refermé ? Peut-être que c'est la question de notre enquête ? La porte est-elle politique ?

– Tu me connais, Louis, j'ai suivi à la loupe son propos sur la question, et déjà en 1995, nous étions en 2007 : « Je ne pense pas qu'il y aura rapidement de nouvelles formations politiques à gauche. Pour l'instant on est en train de liquider le passé. Il n'y aura de changement qu'après la catastrophe. »

– C'était il y a dix ans et on ne peut que constater sa lucidité pour l'Espagne, la France, l'Italie etc. ! Nous restons seulement avec cette interrogation : que sera la catastrophe ?

– Peut-être dans le désordre qui nous occupe, un mot sur la piste basque. « Je suis pour l'autodétermination du peuple basque au sein de l'Europe. Mais leur violence [de l'ETA] est typiquement fasciste. » Il n'est pas tendre... J'ai noté qu'il avait des ennemis en Catalogne. Ils ne devaient pas être les seuls.

– Yves, le mieux finalement c'est que tu partes en Sicile. Tu devrais compléter ta moisson de notes et nous trouverons enfin les ultimes obsessions du bon Manolo.

- Plus facile à dire qu'à faire car je ne crois pas que ça puisse entrer ni dans le budget du journal ni dans celui de l'éditeur qui va publier notre enquête !
- On a l'habitude de piocher dans nos maigres économies quand la réalité s'impose à nous. Je vais te donner quelques adresses et l'affaire va pouvoir se régler au moindre coup. Toulouse-Palermo en avion, en passant par Milan, pour les vacances de novembre 2007, c'est un peu de tourisme reposant en perspective !
- Allez, c'est parti pour l'aventure ! Mais toi, où vas-tu creuser pour trouver les subcavernes ?
- Je vais pas t'apprendre la politique. Tu sais très bien qu'elle conduit à l'HISTOIRE. N'est-ce pas la première citation qui t'a frappé chez Thierry Guichard ? Mais quelle histoire ?